

2. Sur la mission du Fils : son incarnation et notre rédemption (De Trinitate IV,3-11)

Le Livre IV du *De Trinitate* répond à la troisième question posée au chapitre 13 du Livre II sur la différence entre les « missions » respectives du Fils et du Saint Esprit, telles qu'elles nous sont révélées dans le Nouveau Testament, et celles dont pourrait parler l'Ancien Testament.

A noter que, pour Augustin, cette question ne se poserait pas si certains exégètes n'avaient pas parlé de telles interventions dans l'Ancien Testament, ne serait-ce que parce que le Fils est la Parole de Dieu, que Dieu est dit être « un père pour Israël » et que, parfois, l'Esprit du Seigneur s'empare de certains hommes, mais ce n'était alors que des métaphores ou, venant des exégètes, une interprétation rétrospective de l'Ancien Testament à partir du Nouveau, alors que c'est seulement avec l'incarnation du Fils que le Dieu Père, Fils et Saint Esprit a pu nous être explicitement révélé.

Ce Livre IV commence par une importante Préface (IV, 1-2), dont nous avons relu les premières lignes dans notre séance d'octobre. Augustin nous y invite à préférer la connaissance de soi à celle de l'univers, tout en nous rappelant que, pour un homme prisonnier du péché, reconnaître sa faiblesse et sa propre misère est la meilleure manière de « *s'éveiller en Dieu* » et de « *trouver de la douceur à pleurer et à prier pour que, encore et encore, Dieu ait pitié de lui et le libère de toute sa misère* » (IV,1). En effet, il ne s'agit pas de reconnaître le Dieu des philosophes, la « cause première de l'univers », mais d'entrée dans une relation personnelle et vivifiante avec le Dieu vivant sans qui rien de serait.

La réponse à la question de ce Livre IV n'arrivera qu'à partir du chapitre 25, mais elle est préparée par une longue méditation sur la mission du Fils dans laquelle on peut distinguer deux moments : l'un sur ce que représente son incarnation (IV,3-11) et l'autre sur sa médiation (IV, 12-24). Nous allons donc commencer par relire ce que nous avons lu au mois de juin¹ :

1. Ce que représente l'incarnation (IV, 3-11)

Pour tenter de comprendre ce qu'il y a d'impensable dans ce mystère, il convient de bien voir la différence entre Dieu, Créateur de toutes choses, et l'homme, sa créature.

1. Le Verbe dans sa divinité (IV, 3).

Augustin le fait à partir du Prologue de *l'Évangile selon Jean* : « Dans le principe, le *Logos* » : en latin *Verbum*, en français, le *Verbe*, la *Parole*. Depuis toujours, le Verbe est Dieu, né de Dieu – « *engendré et non pas créé* » –, toujours Dieu auprès de Dieu, ce qui veut dire qu'il ne se confond pas avec son Père.

« *Par lui tout a été fait* » : il est créateur de tout être, visible et invisible, ou pour les philosophes, « sensible » et « intelligible ». En lui est la vie qui est « lumière des hommes » (Jn1,4), une lumière d'une tout autre nature que celle, créée, qui nous vient du soleil, car seuls peuvent la capter des êtres pensants dotés de raison (*rationalium mentium*), c'est-à-dire de langage articulé par lequel ils peuvent communiquer ce qu'ils pensent à d'autres êtres semblables à eux : mettre en mots ce qui n'est pas perceptible par nos sens : non seulement leur imaginaire, mais ce qui est invisible comme les nombres et les idées qui s'imposent comme des exigences.

En fait, tous les hommes ne reçoivent pas cette lumière. Cela ne vient pas d'elle, mais de la fermeture ou de l'ouverture de leurs cœurs, ce qui, dans le vocabulaire qu'Augustin reprend de saint Paul, en fait des « charnels » ou des « spirituels ». Les « charnels » ne vivent que de

¹ Le cours du juin 2019 est disponible sur le site www.cerca84.com sous le titre *10. La grande nouveauté de l'incarnation (De Trinitate IV, 1-11)*

ce monde et pour ce monde qui passe, en ne se fiant qu'à leur propre lumière, alors que les « spirituels » – qui, de charnels qu'ils étaient, ne sont devenus tels qu'en accueillant cette lumière – sont orientés vers Dieu et aspirent à vivre de sa vie. Ce choix, au plus intime du cœur de chacun, Dieu seul le connaît, car il reste caché aux yeux des hommes, le Dieu unique et vivant ne pouvant se confondre avec les images que les hommes s'en font, du moins quand ils se détournent de lui... En effet, qu'elles soient matérielles ou seulement imaginées, ces images ne sont que des idoles que le Dieu de vérité ne peut que dénoncer et briser.

D'où la référence que fait ici Augustin au discours de Paul à Athènes, devant les philosophes, le jour où il tenta de leur annoncer « le dieu inconnu », auquel ils avaient pourtant élevé un autel, pour leur dire que ce dieu « *n'est pas loin de chacun d'entre nous, puisqu'en lui nous avons la vie, le mouvement et l'être* » (Ac 17,28).

À la différence de la lumière du jour qui cède la place à l'obscurité de la nuit, seule cette lumière incréée et qui ne passe pas peut éclairer et donner son sens ultime à nos vies d'hommes. C'est elle qui nous ouvre à la dimension du sens, où elle se laisse trouver, alors que, sans elle, nous ne pouvons que vivre en « charnels », prisonniers de notre horizon matériel.

2. le sens de l'incarnation (IV,4)

IV, 4. *Mais la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise (Jn1,5). Les ténèbres sont les pensées (mentes) stupides des hommes, rendus aveugles par la convoitise (cupiditate) dépravée et le manque de foi (infidelitas). Pour soigner et guérir ces pensées, le Verbe par qui tout a été fait, s'est fait chair et a habité parmi nous (Jn 1, 14). Assurément notre illumination est dans notre participation au Verbe, c'est-à-dire à la vie qui est la lumière des hommes. Mais, d'une telle participation, nous étions absolument incapables et indignes en raison de l'impureté de nos péchés au point que nous devons en être purifiés. Or, pour des injustes et des orgueilleux, il n'y a qu'une seule purification : le sang du juste (Mt 27,24) et l'humilité de Dieu afin que, pour contempler Dieu, que nous ne sommes pas par nature, nous soyons purifiés par lui qui s'est fait ce que nous sommes par nature mais ne sommes plus par le péché. En effet, Dieu, par nature, nous ne le sommes pas ; hommes, par nature nous le sommes ; justes, par le péché, nous ne le sommes pas. C'est pourquoi, Dieu s'étant fait homme juste intercède auprès de Dieu pour l'homme pécheur. En effet, le pécheur ne s'accorde (congruit) pas avec le juste, mais l'homme s'accorde avec l'homme. En nous adjoignant (adiugens) la ressemblance de son humanité, il nous a enlevé (abstulit) la dissemblance de notre iniquité ; et en se faisant participant de notre mortalité, il nous a fait participants de sa divinité. C'est avec justice (merito) que la mort du pécheur venant de la nécessité de sa condamnation soit annulée (soluta) par la mort du juste venant d'une volonté de miséricorde, puisque ce qui est simple en lui répond à ce qui en nous est double². Ce rapport (congruentia), en effet, ou cet accord parfait (convenientia), ou cet accord des voix (concinentia), ou tout autre mot pour dire d'une manière juste le rapport de un à deux, en tout assemblage ou si l'on préfère, dans tout ajustement (coaptatio) de la créature est très important. Cet ajustement dont j'ai voulu parler, cela me revient maintenant, c'est ce que les Grecs nomment ἁρμονία (harmonia). Ce n'est pas le lieu maintenant de montrer l'importance de la consonance entre le simple et le double que nous trouvons en nous au plus haut point, comme insérée naturellement - et insérée*

² *simplum eius congruit duplo nostro* : Lui n'est qu'homme, corps et âme, mais véritablement juste parce que vivant selon Dieu, alors que nous sommes devenus doubles par le péché.

par qui, sinon par celui qui nous a créés ? – que même les ignorants ne peuvent pas ne pas la ressentir, que ce soit en chantant ou en écoutant. C'est par ce rapport, en effet, que concordent les voix aiguës et graves, au point que celui qui s'en écarte blesse profondément, non pas la science [de l'harmonie], que la plupart ne connaissent pas, mais notre sens de l'ouïe. Pour le démontrer, il faudrait un long discours, alors que c'est par ses propres oreilles que peut s'en convaincre celui qui sait se servir d'un monocorde réglé.

Cet instrument, sans doute inventé par Pythagore, permet au moyen de sa règle graduée d'étudier la différence des sons selon que la corde y vibre sur toute sa longueur ou seulement sur une fraction de celle-ci. Or, le son produit par la vibration de la corde sur la moitié de sa longueur étant à l'octave supérieur de celui de la vibration de la corde sur toute sa longueur, on peut y voir quelque chose qui nous parle de notre différence avec Dieu. En effet, en contraste avec la simplicité de Dieu, nous sommes doubles, et même doublement doubles, car, non seulement composés d'âme et de corps, comme le fut le Verbe incarné, mais, hommes par nature et injustes par volonté – par le péché –, et c'est notre injustice qui nous rend incapables de vibrer en harmonie avec Dieu. Cela ne peut être que *ressenti*, et ressenti même par quelqu'un qui ignorerait tout de la science de l'harmonie. Belle comparaison de la différence entre la foi et la théologie qui en est la théorie en vue d'en rendre raison par le discours, ou encore entre la grâce qui nous vivifie et tout ce que l'on a pu en dire au fil des siècles !

Mais Dieu seul peut donner le ton, car quand ils prétendent le faire, à leur façon, les hommes ne peuvent guère créer que de la cacophonie. Et comment pourrait-il en être autrement sans référence à l'Un – l'harmonieuse unité du Père, du Fils et du Saint Esprit – alors que l'obscurité du péché nous éloigne de cette lumière qui est la vie des hommes ?

Mais voici la manière dont Augustin explique les choses en commentant la plainte du Psalmiste : « *Tous sont égarés, tous sont pervertis ; il n'en est pas un qui fasse le bien, pas même un seul* » (Ps 52,4) :

Augustin, *Discours sur les Psaumes*, Psaume 52, §6.

6. [...] Attends, dit le Seigneur, ne te hâte point de juger : j'ai donné aux hommes la capacité de bien faire, mais à partir de moi et non à partir d'eux-mêmes, car d'eux-mêmes ils sont méchants ; quand ils font le mal, ils sont enfants des hommes, quand ils se conduisent bien, ils sont mes enfants. Voici, en effet, ce que fait Dieu : des enfants des hommes, il fait des enfants de Dieu, parce que, du Fils de Dieu, il a fait le Fils de l'homme. Voyez en quoi consiste cette participation : il nous a promis de participer à sa divinité, et il aurait menti en nous le promettant, s'il n'était pas d'abord devenu lui-même participant de notre mortalité. Le Fils de Dieu s'est donc fait participant de notre mortalité pour faire que l'homme mortel puisse participer à sa divinité. Celui qui t'a promis de partager son bien avec toi a d'abord partagé ton mal avec toi : celui qui t'a promis la divinité, a montré en toi la charité (*caritatem*)...

« Méchant », vient de « mé-choir », et désigne celui est « mal tombé », « malheureux », au point de rendre malheureux les autres, comme pour ne pas être seul dans son malheur...

Si notre mortalité est la conséquence du péché, son châtement, Jésus de Nazareth, exempt de tout péché est la parfaite réalisation de l'homme juste, en totale harmonie avec la volonté de son Père. Certes, il venait de Dieu, mais n'en venait-il pas aussi, avant lui, cet autre homme, notre père Adam, son ancêtre, bien que non pas « engendré », mais « créé » par Dieu, « à son image et à sa ressemblance » ?

Précisons, à toute fin utile, que si nous savons bien que jamais nous ne retrouverons les restes du premier homme, ce dernier doit être *supposé* pour fonder, en nature, sur « ce qui

est », l'unité de la totalité de notre espèce. Et, même si elle est pour nous scientifiquement invérifiable, cette hypothèse nous a été *révélée* par l'Écriture, ce qui la rend d'autant plus valable que, comme tout ce que nous ne pouvons pas connaître par nous-mêmes bien que cela nous soit utile en vue de notre salut, D'où ce commentaire dans *La Cité de Dieu* (XII,22) :

Dieu créa l'homme unique et seul, non certes pour le laisser isolé de toute société humaine, mais pour mettre en plus vif relief à ses yeux l'unité de cette société et le lien de la concorde reliant les hommes entre eux non seulement par une ressemblance de nature, mais encore par un sentiment de parenté (*cognationis affectu*). Bien plus, la femme elle-même, destinée à s'unir à l'homme (*copulandam viro*), il lui a plu de la créer, non pas comme il fit pour l'homme, mais en la tirant de lui, pour que ce fût absolument d'un seul que se propageât le genre humain.

Rappelons que, dans le récit de la création, l'accent n'est pas seulement mis sur l'unité du genre humain, mais sur l'égalité de l'homme et de la femme, elle qui n'est pas désignée comme l'esclave du mâle, mais comme « aide semblable à lui » (Gn 2,20 - *boëthos homoios auto*), ce qui souligne encore le fait que, dans le plan divin et dans la tâche qui lui revient, l'homme (*anthropos*), au masculin comme au féminin, ne peut absolument pas vivre seul.

C'est pour que nous puissions partager sa divinité, selon le plan divin que la faute du premier homme nous a fait perdre de vue, que le Fils de Dieu s'est fait homme, afin de nous montrer ce qu'il en était de l'harmonie entre l'homme et Dieu, mais aussi de nous la faire retrouver en nous en passant *avec lui* de la mort à la vie, comme nous allons le voir en lisant la suite du texte :

3. Comment s'opère notre salut (IV, 5)

IV,5. Mais, pour autant que Dieu nous l'accordera, il nous faut maintenant développer comment le « simple » de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ répond à notre « double », et de quelle manière cela consonne [harmonieusement] (*concinat*) en vue de notre salut. Le fait est certain et aucun chrétien ne le contestera, nous sommes morts d'âme et de corps : d'âme en raison du péché, de corps en raison de la peine du péché et, par-là, à cause du péché (Rm 8,10). Mais les deux composantes de notre réalité, c'est-à-dire l'âme et le corps, avaient besoin d'un remède et d'une résurrection pour que soit rénové en mieux ce qui avait été changé en pis. Or la mort de l'âme c'est l'impiété, et la mort du corps la corruptibilité par laquelle devra se produire aussi la séparation de l'âme et du corps.

Notre dualité coupable, ce n'est pas d'être composés d'âme et de corps, la première, par nature, immortelle et le second devenu mortel en raison du péché. Notre dualité regrettable, c'est d'être soumis à une double mort : celle de l'âme, en étant privés de Dieu, et celle du corps, par la mort qui nous attend tous, en châtiment du péché, alors que, par nature, nous sommes *prédestinés* à vivre en ce monde dans l'amitié de Dieu en vue de partager plus tard son éternité. Le Christ nous a ouvert le chemin qui consiste à passer, par la foi, de la mort à la vie, mais la Vierge Marie, enlevée au ciel avec son corps, nous indique ce qu'il en aurait été aussi pour nous si, comme elle, nous étions sans péchés.

- SGJ Est-ce que ce mode de vie futur sera entièrement spirituel ? Pourquoi dans le *Credo* est-il question de « résurrection de la chair » ?

- JM Nous ne savons rien de la vie future en dehors de la réponse de Jésus aux sadducéens « qui ne croyaient pas à la résurrection », quand ils lui posèrent la fameuse question au sujet d'une femme qui, selon la loi de Moïse, aurait successivement épousé sept frères, afin d'assurer une descendance à son premier mari : duquel des sept serait-elle l'épouse ? Réponse de Jésus : « *Quand on ressuscite des morts, on ne se marie pas et on n'est pas donné en mariage, mais on est comme des anges dans les cieux* » (Mc 12,25). Ce qui est une manière de dire que la vie dans l'au-delà ne sera absolument pas la reproduction de notre vie actuelle...

- SGJ Il y a quand même la résurrection de la chair, et même des morts, *nekrôn* en grec...
- RP C'est la résurrection du corps qui devient comme avant le péché du premier homme...
- JM. Il me semble que la résurrection n'a de sens que parce que l'homme est âme et corps. Mais il y a deux manières de vivre son corps : en étant coupé de Dieu ou, au contraire, ouvert à Dieu. Tel est le sens de l'opposition entre « charnel » et « spirituel » et le baptême est ce qui nous permet, ou devrait nous permettre, de vivre en ressuscité, c'est-à-dire *spirituellement*, dès cette terre et dans notre corps mortel. Quant à ce qui se passera dans l'au-delà, nous ne le savons pas et ne pouvons faire que des hypothèses, avec toutefois cette vérité qui nous a été révélée que ce sera dans un monde nouveau, sans durée corporelle, puisque ce sera dans l'éternité. Donc rien à voir avec les récompenses dont rêvent les djihadistes pour justifier leurs crimes !
- DA. Pour aller dans le sens de S., Jésus, après sa résurrection demande à manger, qu'on le touche... Son corps est encore bien réel, mais plus comme avant...
- SGJ. Mais l'on parle de la mort de l'âme, alors que l'âme est immortelle ! Hier j'ai reçu d'une amie un texte de saint Thomas d'Aquin qui en parlait... Alors, parler de la mort de l'âme, est-ce une image ou est-ce à prendre au pied de la lettre ?
- JM. Augustin est très clair : la mort de l'âme, c'est d'être coupé de Dieu : c'est la situation du pécheur durant sa vie terrestre et ce sera la situation des damnés, car si l'enfer est pour chacun une possibilité à ne pas négliger, il faut bien que les damnés aient une âme, la même que durant leur vie terrestre, sinon il n'y aurait pas d'enfer ! Je pense que l'annihilation de l'âme à la mort, c'est hélas ce que semblent penser un certain nombre de Chrétiens aujourd'hui, qui, baignant dans le matérialisme ambiant, font de l'enfer une création purement imaginaire pour inciter les enfants, mais aussi les grandes personnes, à se bien conduire...
- SGJ Mais comment dire à un enfant qu'il y a une mort de l'âme et qu'elle est immortelle ?
- DA La vie est relation et quand il n'y a plus de relation avec quelqu'un, c'est comme s'il était mort : il n'existe plus...
- JM Oui, mais on peut dire que la mort de l'âme est métaphorique par rapport à celle du corps...
- AG Augustin dit que « *la mort de l'âme c'est l'impiété, et la mort du corps la corruptibilité par laquelle devra se produire aussi la séparation de l'âme et du corps* » ...
- JM Oui, Augustin est très clair : la mort corporelle est séparation de l'âme et du corps, et non pas disparition de l'âme, même si, normalement, nous ne pouvons être en relation qu'avec une âme incarnée, capable de se signifier par son corps. « De tout être, le Verbe était la vie », et cette vie, qui est relation à Dieu, est d'une tout autre nature que la vie que nous avons reçue et que nous transmettons à nos enfants : elle n'est pas de nature biologique, mais de nature spirituelle : elle est relation entre des êtres libres et personnels. Il ne faut pas confondre le point de vue ontologique selon lequel l'âme est immortelle, et le point de vue relationnel - l'état de grâce - que l'homme peut perdre par sa faute - *par impiété* - pour son plus grand malheur. La résurrection est la restitution de la totalité de mon être, mais sous une toute autre forme que celle que nous connaissons : ce qui élimine le problème du manque de place sur cette terre, quand on sait que l'humanité est composée de plus de morts que de vivants !
- RP Et puis saint Augustin est dans un cheminement et on va arriver à ses conclusions. [...] Il faut rester *humus*, humble
- JM. Oui, il faut rester humble, mais cela ne nous dispense pas de penser avec l'intelligence qui nous a été donnée et qui nous fait hommes, car la manière dont on pense conditionne la manière dont on vit. Et la fonction de la foi, c'est d'illuminer notre esprit pour le mettre dans la vérité de notre condition d'hommes qui est d'être *prédestinés* à devenir librement enfants de Dieu et de partager sa vie. Cette vie est appelée « vie éternelle », et elle peut commencer dès maintenant... Mais nous pouvons vivre, au contraire, à la manière du monde, sans nous soucier de Dieu. Les mots ont plusieurs sens et il ne faut pas rester figé sur une signification, ce qui est, je crois, une des caractéristiques du péché consistant à dire : nous ne pouvons pas changer, alors que la grâce, qui est relation vivante et vivifiante à Dieu, nous rend ce dont le péché nous prive : d'être capables d'un véritable choix dans la lumière de Dieu qui nous appelle à la liberté et qui, comme nous le disions tout à l'heure, seul peut donner le ton de la vraie vie.
- DA Ce que les Juifs reprochent aux chrétiens, avec la Septante, c'est d'avoir figé l'interprétation.
- JM. Oui, à la différence du texte hébreu qui ne note pas les voyelles et doit donc être lu à haute voix par des initiés, le texte grec est totalement déterminé. Il n'empêche que la Parole de Dieu est une parole vivante et qu'elle doit être entendue en Église, c'est-à-dire, dans l'idéal, dans un espace ouvert à de multiples interprétations, à condition toutefois de rester dans l'orthodoxie chrétienne, pour la sauvegarde de laquelle un magistère a été institué, dont sont chargés prêtres et pasteurs, mais jamais au point de lire la parole de Dieu à notre place, ce qui reviendrait à figer la parole et à la rendre inaudible ! Cependant, le Christ et ses disciples étaient juifs et le Judaïsme aura toujours sa place pour préparer au christianisme qui n'est rien d'autre que le règne spirituel, et ouvert à tous les peuples, du Messie d'Israël !
- SGJ. Ce reproche est vraiment paradoxal de la part des Juifs alors que certains d'entre eux sont allés jusqu'à faire mettre à mort le Messie. [...]

- JM. Parce qu'ils ne l'ont pas reconnu, mais ils ne sont pas les seuls dans ce cas ! Ajoutons que, pour Augustin, le Dieu des juifs et des chrétiens est un Dieu qui promet et qui tient ses promesses, ce qui veut dire que le Nouveau Testament ne prend sens que comme réalisation des promesses de l'Ancien Testament et que la fonction du Nouveau Testament est de donner son sens spirituel à l'Ancien. Et, par Jésus et ses disciples, la révélation - la bonne nouvelle du salut -, va s'étendre à tous les peuples, « à partir de Jérusalem » (cf. Ac 1,8). Mais lisons la suite :

IV,5 [...] De même que l'âme, quand Dieu l'abandonne, meurt, de même le corps quand l'âme l'abandonne : l'âme devient insensée, et le corps inanimé. Mais l'âme est ressuscitée par la pénitence et, dans ce corps encore mortel, la rénovation de la vie est commencée par la foi en *celui qui justifie l'impie* (Rm4,5) ; de plus elle est augmentée par les bonnes mœurs et fortifiée de jour en jour (2Co4,16), au fur et à mesure que *se rénove l'homme intérieur* (Ep 4,22). Par contre le corps, en tant qu'homme extérieur, plus cette vie dure longtemps, et plus il se corrompt, par l'âge, la maladie ou différentes épreuves, jusqu'à ce que vienne, la dernière, celle que tous nomment : mort. Quant à sa résurrection, elle est reportée à la fin, quand notre justification aura atteint de manière ineffable sa perfection (cf. Rm 4,25). Alors, en effet, nous lui serons semblables car nous le verrons tel qu'il est (1 Jn 3,2). Mais maintenant, tant que le corps corruptible alourdit l'âme (Sg9, 15) et que la vie humaine sur terre n'est que tentation (cf. Jb7,1), aucun vivant n'est juste devant son regard (Ps 142,2) en comparaison de la justice par laquelle nous égalons les anges (cf. Lc20,36), et de la gloire qui sera révélée en nous (Rm8,18).

- SGJ. Si aucun vivant n'est juste, les saints ne sont pas justes...

- AG Les saints, quand ils sont saints, ils sont morts !

- JM Certes, on les canonise quand ils ne peuvent plus rien changer à leur vie, mais leur sainteté consiste dans le fait d'avoir vécu dans l'amitié de Dieu, avec leurs qualités et leurs défauts, car Dieu seul est saint et lui seul sanctifie. À la Résurrection, pour que la charité puisse demeurer il faudra bien que chacun retrouve ce par quoi il exprimait sa singularité et vivait en relation avec les autres, mais ce sera d'une tout autre manière : dans l'harmonie et non dans la discorde comme aujourd'hui.

Dans le texte que nous avons lu, nous reconnaissons le rapport du simple au double : c'est par sa mort unique que le Christ annule notre double mort. Toutefois, en raison de notre libre-arbitre, une condition est requise de nous pour que nous puissions bénéficier de ce remède, ce qui ne l'empêche pas de nous être gracieusement donné : *revenir vers Dieu par la pénitence*, car il ne peut le faire à notre place, lui qui nous a voulu libres, capables de choisir d'orienter notre vie vers lui ou de nous en éloigner, pour que nous puissions l'aimer. C'est pourquoi, dans le silence et la discrétion, il nous interpelle chacun et attend notre réponse.

La résurrection des corps n'aura pas d'autre raison d'être que de nous rendre notre intégrité d'homme, comme nous le signifie, à la suite de la résurrection de son fils, l'assomption de Marie au ciel sans que son corps n'ait connu la corruption : elle, « la première en chemin ». La résurrection des corps aura lieu à la fin des temps, alors que celle de notre âme, assimilée à « l'homme intérieur », peut avoir lieu dès maintenant puisque, selon la parole de Jésus, « *la vie éternelle c'est qu'ils te connaissent toi le seul véritable Dieu et ton envoyé, Jésus-Christ* » (cf. Jn 17,3), et cela, en tournant notre regard vers celui que nous avons transpercé. Autrement dit, en nous laissant *rénewer* dans la foi et en *grandissant* dans les bonnes œuvres inspirées par le Saint Esprit, car il ne suffit pas d'avoir « son billet pour le Paradis », il s'agit de contribuer par sa propre foi à la croissance du Corps du Christ qu'est l'Église. Il s'agit donc de *vivre en ressuscités*, à la suite du Christ, et non plus, comme si notre esprit était déjà mort, à la manière de ce monde qui passe. En bref, il s'agit de choisir entre vivre selon Dieu ou vivre selon le monde comme l'explique *La Cité de Dieu*.

- SGJ C'est quand même important d'entrer au paradis, pour moi c'est le Royaume...

- RP Mais qui le mérite ?

- SGJ Dieu en jugera...
- RP Moi je ne le mérite pas. Je m'en remets à la miséricorde de Dieu, s'il le veut. Je fais ce que je peux, si je fais grandir l'Église tant mieux...
- JM L'Église ici nommée ne se confond pas avec l'institution ecclésiale qui évolue avec les hommes qui, trop souvent d'ailleurs, l'ont divisée. C'est le Corps du Christ, l'ensemble de tous les hommes unis dans la charité [...]
- SGJ Mais voyez le bon larron, la brebis perdue...
- RP Dieu veut nous sauver.
- JM Mais nous, nous résistons et il y a même une manière de résister en disant « Je ne suis pas digne », car Dieu ne peut faire miséricorde que si nous le recevons, que si nous acceptons de nous laisser transformer [...] par le chemin de la pénitence, « par le jeûne et la prière ». La parole du bon larron, on peut l'entendre dès maintenant. Mais ce qui est important dans ce que dit Augustin, c'est la croissance de « l'homme intérieur » et, pour cela, comme Jésus le disait à Nicodème il faut accepter de renaître comme un petit enfant, car c'est seulement dans l'humilité que l'homme peut accéder à Dieu. C'est en éprouvant le besoin d'être sauvé que l'on peut accueillir son sauveur. Et le Royaume est en nous et entre nous, car la vie éternelle commence pour nous avec notre entrée dans la foi : elle consiste à vivre dans l'amitié de Dieu, à vivre de sa vie, et cela commence par l'amour que nous avons pour nos frères. Comme toute vie, la vie éternelle est une croissance, une croissance en esprit et dans la charité, comme le signifie la croissance du Corps du Christ. Et c'est une croissance dans l'action de grâce qui consiste à rendre à Dieu dans mes frères ce que j'ai reçu de lui. La vie éternelle, ce n'est pas rester figé dans ce qu'on est : il y a d'autres brebis qui ne sont pas dans cette bergerie : il y a encore tant de frères à aimer dans ceux qui croisent mon chemin ! Il s'agit de compléter le Corps du Christ.

IV,5 [...] Quant à la différence qui doit être faite entre la mort de l'âme de celle du corps, à quoi bon évoquer plusieurs textes, alors que le Seigneur en une seule phrase de l'Évangile a posé ce principe permettant de les distinguer facilement quand il a dit : « *Laissez les morts enterrer leurs morts* » (Lc9,60). Assurément, il fallait bien ensevelir le corps des morts ! Mais il a voulu nous faire comprendre que par leur manque de foi (*per infidelitatem*) dû à leur impiété, les fossoyeurs étaient morts dans leur âme, comme ceux qui sont réveillés par ces mots : *Debout, toi qui dors et lève-toi d'entre les morts et le Christ t'illuminera* (Ep 5,14) ! Mais il y a une certaine mort que l'Apôtre déteste quand il écrit à propos d'une veuve : *Celle qui vit dans les plaisirs est morte bien que vivante* (1Tm5,6). C'est donc, après avoir été impie, l'âme devenue pieuse par la justice de la foi (Rm4,13), que l'on dit « ressuscitée » de la mort et vivante. Quant au corps il mourra, non pas tant par le futur retrait de l'âme que par la faiblesse de la chair et du sang, lui qui dans un passage des Écritures est même dit mort par l'Apôtre : *Le corps, il est vrai, est mort à cause du péché, mais l'esprit est vie à cause de la justice* (Rm8,40). Cette vie vient de la foi, car *le juste vit de la foi* (Rm1,17). Mais quelle est la suite ? *Et si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts vivifiera aussi vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous* (Rm8,11).

Quelles que soient les misères qui l'attendent avec l'âge, le corps est déjà mort puisqu'il est destiné à mourir et ceux qui ne vivent qu'en vue des plaisirs qui lui sont liés, sont morts dans leur âme, telles les veuves joyeuses qui oublieraient que la mort viendra aussi pour elles. Mais il n'y a pas que les « veuves joyeuses » qui peuvent s'étourdir dans le plaisir...

4. Notre Sauveur a payé de son unique vie notre double mort (IV,6).

IV, 6. C'est donc notre double mort que le Sauveur a payé de sa mort unique et c'est pour réaliser notre double résurrection qu'il a posé d'abord (*praeposuit*) et proposé (*proposuit*) la sienne en sacrement et en exemple. En effet, il ne fut ni pécheur ni impie pour avoir besoin, tel un esprit qui serait

mort, d'être rénové dans son homme intérieur, ni d'être rappelé au repentir pour vivre dans la justice. Mais revêtu d'une chair mortelle, mourant par elle seule et ressuscitant par elle seule, c'est par elle seule qu'il s'est accordé à nous relativement à l'une et à l'autre, puisqu'en elle il s'est fait sacrement de l'homme intérieur et exemple de l'homme extérieur.

Voilà qui mérite quelques explications : par sa mort unique, qui ne pouvait être que corporelle, le Christ nous a sauvés de notre double mort, celle de l'âme, qui dépend de notre choix de vie, et celle de notre corps puisqu'aucun fils d'Adam n'en est épargné, à l'unique exception de la Vierge Marie, qui par son Fils, fut par anticipation, préservée du péché. Notre âme peut reprendre vie par la pénitence et il nous a été promis que notre corps ressusciterait, et même qu'il ressuscite déjà par le baptême qui nous fait passer de la mort à la vie : passer d'une vie « charnelle » à une vie « spirituelle », selon la distinction paulinienne.

Autrement dit, devenu semblable à nous, au point d'être « *tenté tout comme nous, parce que semblable à nous en tout, hormis le péché* » (Heb 4,15), le Christ n'a connu que la mort corporelle et d'une manière qui ne pouvait pas être plus violente puisque, rejeté par les siens, il est mort, lui, le juste, dans l'opprobre de la croix. Il est le premier à avoir pu mourir de cette façon, car nul homme n'est juste, absolument juste, en dehors de lui. D'où le verbe *praeposuit* : « poser devant, en premier », pour dire, avant même que nous puissions le lui demander, qu'il se « propose » en *sacrement* de notre homme intérieur et en *exemple* pour notre homme extérieur.

« *En exemple pour l'homme extérieur* », car, même en faisant abstraction de sa divinité, on peut imiter le Christ comme n'importe quel être humain un peu exceptionnel³ ; mais « *en sacrement pour l'homme intérieur* »⁴, parce que la mort et la résurrection du Christ, en un mot sa Pâque – ritualisée dans le baptême et, selon la volonté expresse du Christ avant sa mort, actualisée dans le rite eucharistique –, sont bien le *signe* de notre salut qui, réalisé une fois pour toutes au Calvaire, n'en finit pas de s'accomplir en chacun de nous, jusqu'à la fin des temps, dans la rénovation de notre homme intérieur. Et de fait, même si les *sacramenta*, les « sacrements au sens large », sont innombrables, seuls les rites du baptême et de l'eucharistie peuvent se réclamer explicitement de l'Écriture⁵, et c'est pour l'exercice valide de ces deux sacrements que l'Église catholique dans son histoire en a institué cinq autres pour signifier et entretenir la vie chrétienne. En effet, dans l'eucharistie nous devenons ce que nous recevons, nous devenons « corps du Christ » comme cela est très bien dit dans les paroles de la Prière eucharistique, avec ses deux invocations au Saint Esprit, la première sur le pain et le vin pour les transformer – « il est grand le mystère de la foi ! » – en corps et sang du Christ ; et la seconde, demandée « *humblement* » pour « *qu'en ayant part au corps et au sang du Christ, nous soyons rassemblés par l'Esprit Saint en un seul corps* » (Prière eucharistique n°2). Au-delà de notre transformation personnelle à propos de laquelle nous ne passons jamais assez de temps pour vraiment la réaliser, il y a aussi cette ouverture à tous ceux et celles, présents ou absents, vivants ou morts, « *pour qui le Christ est mort* » (cf. Rm 14,15).

IV, 6 [...] En effet, c'est en sacrement de notre homme intérieur qu'a été donné ce cri propre à signifier la mort de notre âme, non seulement dans le psaume, mais aussi sur la croix : « *Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ?* » (Ps 21,2). À ce cri s'accorde ce que dit l'Apôtre : « *Sachons-le : notre vieil homme a été crucifié lui aussi pour que disparaisse le corps de péché afin que*

³ Telle est la position de Pélage, inacceptable pour Augustin pour qui tout est grâce, y compris nos mérites.

⁴ Cf. la note complémentaire n° 20 de la *Bibliothèque Augustinienne 15*, 1997, p.382 : « *Sacramentum*, c'est-à-dire une réalité historique accomplit une fois pour toutes, mais qui est le signe (et la cause) d'une autre réalité qui doit s'accomplir tout au long des temps en chaque chrétien, dans et par le mystère liturgique (sacrement) ».

⁵ Cf. Augustin, *Lettre 54*, à Ianuarius. En contraste avec les très nombreuses prescriptions de l'Ancienne Alliance.

nous ne soyons plus les esclaves du péché » (Rm6,6). Assurément, c'est comme crucifixion de l'homme intérieur que doivent être comprises les douleurs de la pénitence et cette sorte de supplice (cruciatu) salutaire que constitue la continence, mort par laquelle la mort de l'impie, dans laquelle Dieu ne nous a pas abandonnés, est anéantie. Et c'est ainsi que, par une telle croix, est détruit le corps de péché, de sorte que désormais nous ne livrons plus « nos membres au péché comme des armes d'iniquité » (Rm6,13). Parce que si l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour (2Co4,16), c'est évidemment parce que, avant de se rénover, il était vieux. Et c'est bien de l'intérieur qu'il s'agit quand le même apôtre dit : Dépouillez-vous du vieil homme et revêtez le nouveau (Ep4,22sq). Ce qu'il explique ensuite : C'est pourquoi, rejetant le mensonge, dites la vérité (Ep4,25). Et, où le mensonge est-il abandonné si ce n'est à l'intérieur, afin qu'habite sur la sainte montagne du Seigneur celui qui dit la vérité dans son cœur (Ps 14,1) ?

Le cri du Christ, « abandonné » sur la croix, est donc le signe de ce que nous devons vivre avec lui pour mourir au péché. Mais si notre mort spirituelle est bien « éloignement de Dieu » (*Deo deserente*), la vérité est ici rétablie : ce n'est pas Dieu qui nous abandonne, mais nous qui l'abandonnons et le cri, apparemment désespéré, dit notre misère de l'avoir abandonné. Comme, dans son cœur, la prière du fils prodigue appelant la miséricorde de son père. Ce sont donc nos pensées qui doivent être guéries, puisque c'est l'âme qui anime le corps et oriente nos actes : en abandonnant le mensonge.

IV,6 [...] Mais que la résurrection du corps du Seigneur serve de sacrement à notre résurrection intérieure est montré par ces mots qu'il dit à la femme après sa résurrection : *Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté auprès de mon Père (Jn 20,17)*. Et à ce mystère correspondent ces mots de l'Apôtre : *Si vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en-haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu ; goûtez les choses d'en-haut (Col3,1-2)*. Ne pas toucher le Christ avant qu'il ne soit monté vers le Père, c'est ne pas chercher à le connaître de manière charnelle. Mais pour servir d'exemple à la mort de notre homme extérieur, il y a la mort de la chair de notre Seigneur, car, par une telle passion il a exhorté le plus fortement qu'il le pouvait ses serviteurs de *ne pas craindre ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent tuer l'âme (Mt 10,28)*. C'est pourquoi l'Apôtre dit : *Je compense dans ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ (Col 1,24)*.

- SGJ Comment peut-il manquer quelque chose aux souffrances du Christ ?
- JM Les choses sont plus claires quand on rajoute ce qui manque à la citation « *pour son corps qui est l'Église* ». Le Christ, nouvel Adam, récapitule en son corps toute l'humanité. Si l'on parle de la croissance du Corps du Christ, c'est que tous les hommes sont appelés à en faire partie, mais librement, alors que relativement à la descendance du premier Adam, nul n'a demandé à naître.
- SGJ Mais que peut-il bien manquer à la Passion vécue par le Christ ?
- JM Il est mort pour nous, à notre place, mais des hommes n'arrêtaient pas de naître, qui devront choisir de vivre avec ou sans Dieu.
- RP Il y a notre propre souffrance au moment de nous repentir.
- JM Et il ne faut pas se limiter à la mort historique de Jésus de Nazareth. Cette mort vaut, au plan mystique, pour toute l'humanité. Et ce qui rentre dans la souffrance du Christ, une souffrance éprouvée par tous ses fidèles, c'est aussi le refus des hommes à quitter leur péché.
- DA Paul dit : « je compense dans ma chair », c'est-à-dire je compense en souffrant ce que j'ai ajouté [par mes fautes] aux souffrances du Christ.
- JM Oui, vous avez sans doute raison, mais il y a une autre manière de voir : Paul se sent membre du Corps du Christ.
- AG Il souffre parce qu'il adhère aux souffrances du Christ.
- JM Oui, comme le Christ, il veut sauver tous les hommes et il souffre de leur refus ou de leur indifférence par rapport à cette volonté qui a conduit le Christ jusqu'à la mort. Et la croix

fonctionne chaque jour comme sacrement de salut non seulement sur les autels où est célébrée l'eucharistie, mais dans le cœur de chaque chrétien.

- DA N'est-ce pas ce qui se passe dans certains chemins de croix, où des gens se flagellent ? Comme si les gens voulaient souffrir aussi, avec lui ?

- JM Oui, ces chemins de croix peuvent être ce qu'Augustin appelait « sacrement », mais on peut aussi se demander si cela ne peut pas aussi tourner à la performance ? Le Christ n'a pas cherché la souffrance : il l'a acceptée, mais elle lui est venue de l'extérieur. Et si, en un sens il a choisi de monter à Jérusalem, c'était parce qu'il n'avait pas d'autres moyens de témoigner jusqu'au bout de la vérité et de permettre la réalisation de la parole du prophète : ils regarderont vers celui qu'ils ont transpercé. Seule la souffrance du Christ, injustement exécuté, peut bouleverser nos cœurs et nous amener à la conversion et au repentir. Le sacrifice du Christ ne peut être efficace que si les hommes regardent celui qu'ils ont transpercé, car Dieu ne peut nous sauver sans nous et encore moins malgré nous.

C'est dans la foi, en passant de la mort à la vie, que ressuscite notre homme intérieur. Mais vivre de la vie du Christ, c'est entrer dans la composition de son Corps qu'est l'Église entendue dans son mystère, cette « Église de Dieu », dont lui seul connaît les frontières et qui ne se confond pas avec nos différentes Églises – car, du fait des hommes, nous avons des Églises – qui quand elles sont fidèles au Christ, en vivant de la charité qui nous vient de Dieu, n'en sont et ne peuvent en être que des *signes* dans le monde : des lieux où des hommes se laissent réunir par le parole de Dieu et régénérer par les sacrements du baptême et de l'eucharistie. Mais l'important c'est la réalité que signifient les sacrements, la transformation mystique du chrétien qui cesse de vivre selon le monde pour vivre en harmonie avec la volonté de Dieu.

IV, 6 [...] Et pour servir d'exemple à la résurrection de notre homme extérieur, on trouve la résurrection du corps du Seigneur dans ce qu'il a dit à ses disciples : *Palpez et voyez : un esprit n'a pas d'os ni de chair, alors que vous me voyez en avoir* (Lc 24,39). Et l'un de ses disciples effleurant ses cicatrices s'exclama : *Mon Seigneur et mon Dieu* (Jn 20,28). Or, dans l'apparition de l'intégrité de sa chair, se trouvait démontré ce qu'il leur avait dit pour les exhorter auparavant : *Pas un cheveu de votre tête ne périra* (Lc 21,18). D'où vient, en effet, qu'il ait dit d'abord : *Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers le Père* et, avant son ascension auprès du Père, qu'il soit touché de ses disciples, sinon que d'un côté il signifiait le sacrement de l'homme intérieur et que de l'autre il offrait l'exemple de l'homme extérieur ? Y aurait-il quelqu'un à ce point insensé et ennemi de la vérité pour oser dire qu'il pouvait être touché par les hommes avant qu'il ne monte, et par les femmes seulement après qu'il fut monté ? C'est donc à propos de cet exemple de notre future résurrection corporelle, dans laquelle nous a précédés celle du Seigneur, que l'Apôtre dit : *D'abord le Christ, puis ceux qui sont au Christ* (1Co 15,23). Car c'est de la résurrection du corps qu'il s'agissait dans ce passage, à propos de laquelle il disait : *Il transformera le corps de notre humiliation, pour le conformer au corps de sa gloire* (Phil 3,21). L'unique mort de notre Sauveur fut donc le salut apporté à nos deux morts. Et son unique résurrection précède pour nous deux résurrections, puisque son corps nous est administré de ces deux manières appropriées, c'est-à-dire dans la mort comme dans la résurrection, en sacrement pour notre homme intérieur et en exemple pour notre homme extérieur.

De l'extérieur nous pouvons comprendre la métaphore du grain qui meurt pour porter du fruit : nous pouvons tenter d'imiter le Christ. De l'intérieur, par le don de sa grâce, nous pouvons réellement mourir et ressusciter avec lui, par le baptême qui nous a fait membres de son Corps et en recevant l'eucharistie par laquelle nous entretenons sa vie en nous.

5. Ce que nous dit le symbolisme des nombres contenus dans les Écritures (IV,7-10).

IV,7 Ce rapport du simple au double vient assurément du nombre trois, car un et deux sont trois. Mais ce total que je viens de dire atteint le sénaire, car un et deux et trois font six. Ainsi ce dernier est appelé nombre parfait parce qu'il est complet à partir de ses parties ; il contient en effet les trois : le sixième, le tiers, la moitié ; et aucune autre partie qui puisse être considérée comme une de ses fractions ne peut y être trouvée. Donc son sixième vaut un, son tiers deux, sa moitié trois. Or la somme de : un, deux et trois font ce même nombre six.

Manifestement, Augustin a été fasciné par le nombre six ! Nous ne reprendrons pas ici le commentaire fait en juin dernier de ces quatre chapitres sur les nombres. Mais, avant de les considérer comme négligeables, on peut aussi, comme le note Augustin en conclusion de ces chapitres, se demander s'ils ne seraient pas là pour retenir et aiguïser notre attention, :

IV, 10 [...] Que ces nombres se trouvent dans les Écritures sans qu'il n'y ait de raisons mystiques pour lesquelles ils s'y trouvent mentionnés, nul ne serait assez sot, ni assez déraisonnable, pour le soutenir. Quant aux raisons que j'ai données, je les ai recueillies soit de l'autorité de l'Église transmise par les Anciens, soit du témoignage des Écritures, soit de la raison des nombres et des similitudes. Aucun homme sobre ne pense contre la raison, aucun chrétien contre les Écritures, aucun homme de paix contre l'Église.

Voilà pourquoi on peut retenir deux passages : le premier qui permet de situer le Christ dans l'histoire du salut et le second qui nous ramène au rapport du simple au double comme image du salut.

Le premier passage nous conduit à penser le Christ comme nouvel Adam à partir de l'Histoire telle qu'elle nous est révélée dans les Écritures, une histoire qui commence avec le premier homme, et qui s'achève dans l'époque ouverte par l'incarnation du Christ, mais qui, avec lui, s'étend désormais à toutes les nations, non seulement dans l'espace, dans toutes les terres habitées, mais aussi dans le temps, tous les temps, avant comme après son incarnation.

IV, 7 [...] C'est au sixième âge du genre humain que le Fils de Dieu est venu et s'est fait Fils de l'homme pour nous réformer à l'image de Dieu (cf. Gn 1,27). C'est bien cet âge que nous vivons aujourd'hui, que ce soit en comptant mille années par âge ou à partir des moments mémorables des divines Écritures.

C'est probablement pour l'avoir entendu de l'évêque Ambroise, qu'Augustin met en parallèle, avec les six jours de la création, six âges de l'humanité, qui peuvent en partie s'appuyer sur la généalogie de Jésus donnée au début de l'Évangile de Matthieu (Mt 1,1-17), six âges inaugurés respectivement par Adam, Noé, Abraham, David, l'exil à Babylone et la naissance du Christ, le repos du septième jour de la *Genèse* annonçant celui des bienheureux qui fera suite à ce temps que nous vivons⁶.

Bien entendu, si ce comptage pouvait être encore vraisemblable au temps d'Augustin, compte tenu de la représentation qu'il pouvait se faire de l'histoire universelle, il ne l'est plus pour nous qui sommes, chronologiquement, plus éloignés de la naissance du Christ que ne l'était Abraham, ce qui représente déjà trois âges selon la généalogie de Matthieu. Mais la signification symbolique de ce sixième âge, telle qu'elle nous est rappelée ici par Augustin, reste toujours valable. Car, pour nous chrétiens, nous sommes entrés « *dans ces temps qui sont les derniers* » (He 1,1) et qui ne s'achèveront qu'avec le retour du Seigneur à la fin des temps.

⁶ Cette répartition des âges de l'humanité apparaît, entre autres, dans *De la Genèse contre les Manichéens*, écrit par Augustin avant son ordination presbytérale, alors que devait être encore très présente à son esprit la prédication d'Ambroise auquel il devait sans doute l'essentiel de sa formation théologique de base.

Cependant, quelques années plus tard, au début de son épiscopat, après avoir approfondi sa connaissance des Écritures avec ses frères et pour prêcher aux chrétiens d'Hippone, il en propose une autre, théologiquement plus rigoureuse. On la trouve dans ses *Réponses à diverses questions posées par Simplicien* le prêtre de Milan qui avait baptisé Ambroise et que lui-même avait rencontré, en 386, à l'époque de sa conversion. C'est dans ce traité que l'on trouve l'essentiel de sa découverte de la grâce et, pour la première fois, nommé en toutes lettres, le « péché originel ». La répartition des temps se fait en quatre âges : avant la Loi, sous la Loi donnée par Moïse, sous la grâce « *révélée par le premier avènement du Médiateur, mais qui n'a pas fait défaut dans les deux époques antérieures* », à quoi s'ajoute le repos du septième jour, ou quatrième âge, « *celui d'une paix parfaite et inaltérable* »⁷, qui n'aura pas de fin. Voilà une répartition proprement théologique qui abandonne toute référence historique, en dehors du don de la Loi par Moïse et de l'incarnation du Christ.

Quand au second passage il s'applique au moment décisif de la mort et de la résurrection du Christ dans lequel se retrouve le rapport du simple au double :

IV,9 [...] Du soir de la sépulture à l'aube de la résurrection, il y a trente-six heures, qui est le carré de six. Or cela correspond à ce rapport du simple au double, où la consonance de l'adaptation réciproque est la plus grande. Car douze rapporté à vingt-quatre correspond au rapport du simple au double...

Mais passons au dernier chapitre de cette section, absolument essentiel :

6. Le Christ nous ramène du multiple à l'unité (IV, 11)

Le double n'est pas le multiple : le double, comme tout nombre, a son unité, il est avec d'autres fractions déterminées du monocorde réglé, la condition de l'harmonie, alors que le multiple dans son indétermination ne peut produire que de la cacophonie dans la mesure où chacun veut donner le ton, alors que Dieu seul peut le donner, parce que, quand il le donne, il n'écrase personne ! D'un côté, donc, le double que nous sommes, âme et corps, par la volonté du Créateur, ce qui nous permet de vivre dans le temps qui passe et dans lequel nous pouvons, à partir des leçons de l'expérience, mûrir notre choix pour l'éternité, chose que peuvent nous jalouser les anges, d'autant que nous pouvons grandir dans la foi et déjà expérimenter dans le temps, non pas certes matériellement, mais dans la foi et dans la mesure où nous vivons avec le Fils, en harmonie avec la volonté de son Père, ce que sera la joie des bienheureux pour l'éternité. Et de l'autre côté, le multiple dans lequel nous ne pouvons guère que nous perdre, détournés de ce qui pourrait nous ramener à l'unité et nous rendre l'harmonie à laquelle nous sommes prédestinés, cette harmonie dont la perte fait tout notre malheur. D'où, pour reprendre les mots de saint Paul, l'aspiration de toute la création à la révélation des fils de Dieu (cf. Rm 8,19) :

IV, 11 *Ce sacrement, ce sacrifice, ce prêtre, ce Dieu, avant même qu'il ne vienne, envoyé (missus), formé d'une femme, toutes ces choses qui de manière sacrée et mystérieuse apparurent à nos pères par les miracles angéliques, ainsi que tout ce qu'ils firent eux-mêmes, le furent à sa ressemblance à lui, afin que toute créature dise à sa manière, par des faits, que l'Unique allait venir en qui serait le salut de l'universalité de ceux qui devaient être repris de la mort.*

C'est à partir de la cacophonie et de la dispersion dans le multiple que nous aspirons à l'harmonie et la fonction des « apparitions et des miracles angéliques » rapportés dans l'Ancien Testament est de nous faire désirer ce que le Fils de Dieu nous apportera de manière tout à fait singulière, quand il naîtra d'une femme, car, alors, il nous montrera, par son exemple et le sacrement de sa grâce, comment vivre en homme selon la volonté de Dieu.

⁷ Nous citons ces formules à partir de l'*Enchiridion (Manuel sur la foi l'espérance et la charité)*, §118, datant de 421.

- AG. Mais que penser de nos différences qu'il nous faut accepter les uns des autres si nous voulons vivre en paix ?
- JM Notre problème en France, aujourd'hui, c'est la confusion entre l'égalité de droit et la similitude, comme si, étant tous semblables comme des clones, nous serions plus heureux ! L'égalité, c'est le respect de chacun dans sa différence et, à mon sens ce n'est pas en multipliant les lois contre les différentes - «phobies » qui fleurissent chez nous depuis quelques années, que l'on développera le respect des personnes dans leur différence... La condition c'est de vivre en harmonie, mais comment est-ce possible quand on ne veut pas de Dieu, mais remplacer sa volonté par des lois votées à la majorité, des lois qu'une autre majorité pourrait changer ? Ce qu'impose la majorité, brime forcément une minorité, voire même les consciences comme le « droit à l'avortement » qui transforme le médecin en technicien et qui n'a plus rien à voir avec son serment d'Hippocrate. On multiplie des lois au risque de les rendre inapplicables...
- SGJ Pour en revenir au texte, le multiple peut être vécu de manière positive. C'est un peu comme avec la Tour de Babel : la multiplicité des langues semble dénoncée comme un châtement alors que j'ai entendu des protestants la présenter comme une richesse...
- JM Je te renvoie au commentaire du Psaume 52 que nous avons lu tout à l'heure : « *j'ai donné aux hommes la capacité de bien faire, mais à partir de moi et non à partir d'eux-mêmes, car d'eux-mêmes ils sont méchants* ». C'est seulement en reconnaissant Dieu, et certainement pas en voulant prendre sa place, que les hommes peuvent s'unir. C'est le sens du Corps du Christ dont tous les membres sont divers.

IV,11 [...] Parce que, loin du Dieu unique, suprême et vrai, par l'injustice de notre impiété, rétifs et dissonants, nous nous laissons glisser, jusqu'à disparaître dans la multitude, divisés par la multitude des choses et englués dans leur multitude (*inhaerentes in multis*), il importait (*oportebat*) qu'à la volonté et au commandement du Dieu miséricordieux, la multitude elle-même appelât à grands cris la venue de l'Unique et qu'ainsi, réclamé par la multitude, l'Unique vienne, et que la multitude atteste que l'Unique était venu ; [il importait] que, déchargés du fardeau de la multitude, nous venions à l'Unique, et que morts dans notre âme à cause de la multitude de nos péchés et destinés à mourir dans notre chair à cause du péché, nous aimions l'Unique sans péché, mort pour nous dans sa chair, et que, le croyant ressuscité et ressuscitant avec lui par la foi, nous soyons justifiés en étant rendus un par l'unique juste, et que nous ne désespérions pas de ressusciter nous-mêmes dans cette chair, alors que nous, ses multiples membres, nous considérons que nous a précédés la Tête unique dans laquelle nous sommes maintenant purifiés par la foi et serons plus tard restaurés par la vision ; et que, réconciliés avec Dieu par le Médiateur, nous soyons solidement unis (*haereamus uni*), nous jouissions de l'Un et demeurions un.

Nous n'avons là qu'une seule et unique phrase dont le verbe principal est *oportebat* « il importait », verbe que je me suis permis de répéter une fois pour aider le lecteur ; mais cette phrase est à lire et à comprendre dans son unité.

À noter l'opposition entre *inhaerentes in multis* – « noyés, englués, dans le multiple », sans pouvoir nous en dépêtrer tout seuls, et, une fois réconciliés avec Dieu – trois en un –, « nous soyons solidement unis » (*haereamus uni*), dans une relation libre parce que rendus capables de nous accorder entre nous par le rétablissement de notre accord avec l'Un, à qui, comme nous le disions à propos de l'harmonie, il revient de donner le ton. C'est pourquoi cette « jouissance de l'Un », que nous pouvons vivre dès maintenant dans la foi, ne sera pas seulement jouissance de cet Un qui est Dieu, mais aussi de cette nouvelle unité, indissociable de Dieu, que constitue le Corps du Christ. Ce Corps dont nous sommes si, comme lui – en suivant son exemple et en nous laissant travailler par sa grâce –, nous nous soumettons totalement à la volonté du Père, ce Père qui nous a prédestinés à vivre de sa vie.

Et ce rétablissement d'harmonie, nous le devons au Christ qui, par son humanité, est devenu « *l'unique Médiateur entre Dieu et les hommes* » (1 Tm 2,5), comme nous le verrons dans notre prochaine séance.